

LEONARDO DI CAPRIO, LE CLÉZIO, ZOLA Quelques problèmes de fiction dans une classe de 3^{ème}

Denis FABÉ
Collège de Provin

Pour des élèves de 6^{ème}, la frontière entre fiction et réalité est parfois très floue. Une sorcière dans un placard aux balais, des chaussures qui marchent ou qui parlent provoquent parfois chez les petits du collège cette question qui fait sourire le professeur. « Alors Monsieur, ça existe vraiment ? ».

Tout se passe comme si fées et sorcières appartenaient encore à un monde du possible. Cela est d'autant plus vrai que les contes d'aujourd'hui se passent dans un univers presque quotidien où les diables vont à l'école, prennent le métro et roulent en voiture.

Quatre ans plus tard, en 3^{ème}, il est rare d'entendre ces remarques. Les élèves semblent avoir construit des frontières plus étanches entre fiction et réalité. Ils ont grandi et les fées ne les intéressent plus. Ils ont appris les mécanismes du fantastique et ont découvert les divers types de textes. Cela ne semble plus poser problème.

Mais un lundi matin, dans une classe de 3^{ème}, le film Titanic et Leonardo Di Caprio sont venus ranimer un débat que tout le monde croyait clos.

Sabrina : « Oui ? le film est bien, mais on voit bien que c'est du cinéma... ».

Réponse outrée de Stéphanie :

« Mais non, t'as rien compris. Ce film est bien parce que ça s'est passé comme ça. C'est une vraie histoire ».

Sabrina : « Arrête, c'est toi qui as rien compris. Le film est pas mal mais c'est du cinéma. Y'a rien de vrai là-dedans ».

Stéphanie, toujours furieuse : « et la dame qu'on voit au début, c'est bien une rescapée, non ? C'est son histoire qu'on raconte. Donc c'est vrai ! N'est ce pas Monsieur ? »

Et Monsieur n'a pas voulu entrer dans le débat. Le professeur aurait pu profiter de cette discussion pour mener un cours sur le fait divers comme fondement de certains

Et Monsieur n'a pas voulu entrer dans le débat. Le professeur aurait pu profiter de cette discussion pour mener un cours sur le fait divers comme fondement de certains récits de fiction. Il aurait pu expliquer comment un cinéaste, même s'il s'inspire de la réalité, fait des choix narratifs, comment il choisit de bâtir une histoire en faisant œuvre de création. Mais le débat était trop houleux et trop complexe pour être traité en quelques minutes de discours.

Le professeur tenait là au contraire la matière d'une séquence où pourraient être abordés les problèmes posés par ces trois mots apparemment contradictoires « fiction, réalité, réalisme. »

Quelques jours plus tard, début de séquence.

Au tableau un seul mot : fiction. Les élèves ont à dire, sous forme de brain storming, toutes les expressions que ce mot leur évoque. La parole s'échange et le professeur note au tableau en essayant de classer les interventions.

Une première série pourrait rassembler les expressions suivantes :

« Imaginaire, impossible, poétique, rêve et rêverie, mensonge, folie, pour les babaches... »

La fiction apparaît comme un monde parallèle, à mille lieux de la réalité. Ce monde, s'il peut faire rêver quelques-uns, peut aussi faire peur. Trop différente du quotidien, la fiction s'apparente alors pour certains à la folie et à l'incompréhension jusqu'à provoquer le refus de lire.

La deuxième série semble moins problématique :

« Animaux qui parlent, sorcières, extra-terrestre, Alien, ogre, la Belle au Bois Dormant, fantômes »

Les élèves ouvrent ici la boîte des personnages mythiques et d'ailleurs la liste est plus longue que celle retranscrite ici.

Une troisième série vient la compléter.

« Science Fiction, conte, Maupassant, Stephen King, Perrault, Andersen, Gripari, Molière (sic) » Voici la liste pêle-mêle des genres et parfois des auteurs connus surtout pour leurs capacités à inventer des mondes merveilleux ou bizarres.

Le mot fiction est donc presque exclusivement associé à un regroupement de genres (du roman fantastique au conte) dont les thèmes sont clairement présentés comme situés au delà d'un quotidien connu, dans l'impossible ou l'invention pure.

A l'inverse, les élèves ont naturellement dressé la liste de ce que n'est pas la fiction :

« réalité, chômage, Sida, adolescence, guerre... » en un mot, le monde tel qu'il est et que les adolescents commencent à explorer.

On pourrait s'interroger sur l'origine de cette vision stéréotypée de la fiction. Est-ce dû à l'utilisation du mot dans les médias, à son usage même dans la classe ? Tel n'est pas notre propos. Seul un travail en profondeur sur ce mot fiction et son apparent antonyme « réalité » nous a paru intéressant...

Pendant ce temps, qu'était devenu le Titanic ?

Rien.

« J'aurais pu en parler, mais je ne sais plus bien. Ça ne correspond pas à ce qui est écrit au tableau. Alors... »

Cette avalanche de mots avait balayé ses interrogations, il ne fallait pas en rester là.

Il existe un texte de J.-M. G Le Clézio : *O voleur, voleur quelle vie est la tienne ?*¹ qui peut à lui seul amener les élèves à s'interroger sur des notions aussi floues que fiction, réalité et réalisme.

En effet la nouvelle se présente sous la forme d'une interview et s'inspire semble-t-il, d'un fait divers². Il y a un questionneur très peu bavard et un voleur qui répond à ses questions.

Le questionneur n'a aucune identité repérable. Il ne se présente pas ni ne définit son statut. Est-il journaliste, sociologue, rien n'est dit.

Le voleur lui, parle beaucoup. On sait qu'il est portugais, qu'il a vécu quelque temps au Portugal mais que « maintenant (il) ne parle presque plus le portugais ». Il raconte sa vie, son enfance, sa lente déchéance après le chômage. Il évoque sa femme toujours silencieuse et ses enfants qui ne savent rien. Il raconte enfin ses « casses » et imagine ce que peut être son futur.

En apparence, le récit pourrait être la retranscription d'un entretien réel. Même les silences sont marqués par des blancs dans le texte.

C'est là en effet, que réside l'intérêt de cette nouvelle. Pas de mise en scène ni de descriptions. Tout ce qui pourrait rattacher ce récit à de la fiction est gommé. D'ailleurs, à la première lecture, le lecteur même expert reste dans une indécision surprenante. Ce texte limite joue sur l'ambiguïté la plus totale : sommes-nous dans la fiction ou dans la réalité ?

Seul, le fait que l'auteur signe la nouvelle de son nom, montre qu'il la revendique comme oeuvre personnelle.

Bien sûr, un travail plus approfondi sur le texte permet de trouver d'autres éléments qui aident à lever l'ambiguïté et obligent à classer cette nouvelle du côté de la création littéraire et non plus à la considérer comme la simple retranscription d'un entretien journalistique ou sociologique.

La nouvelle est donc donnée aux élèves, non pas telle qu'elle a été publiée, mais rendue plus opaque encore par la suppression du titre, du titre du recueil dont elle est issue, et du nom de l'auteur.

Le texte est nu et le professeur ne donne aucune explication.

Après la lecture, un premier travail de mise au clair du récit est fait à l'oral. Il s'agit d'un simple résumé des principales étapes du récit.

Ensuite, une seule question est donnée :

-
1. *O voleur voleur quelle vie est la tienne ?* dans *La ronde et autres faits divers*, Gallimard, 1952.
 2. *Libération* a publié tout au long de l'été 1998 des nouvelles qui ont pour source un fait divers paru dans le journal pendant l'année. Des auteurs de polars se sont emparés de ces dépêches d'agence pour écrire des récits très variés. Un même fait divers a par exemple, servi de point de départ à plusieurs nouvelles de différents auteurs.

Ensuite, une seule question est donnée :

« Est-ce de la fiction ou de la réalité, dites pourquoi ? » la question est piégée mais l'exercice ne se limite pas à cette simple analyse.

Les élèves en groupes doivent répondre en justifiant leurs affirmations.

Voici quelques réponses... attendues bien sûr.

« C'est de la réalité parce que :

– C'est une interview de journaliste. Il y a un journaliste et un voleur. On a même caché le nom du voleur pour que la police ne le reconnaisse pas.

– Tout ce que dit le voleur est vrai. Le chômage, quand on ne retrouve pas du travail peut conduire à faire d'énormes bêtises.

– Le voleur est un homme bien. C'est sûrement pour ça qu'il a été interrogé.

– Dans le texte on parle de « Peugeot fourgonnette, d'allocations » d'un gars qui est parti avec la caisse. On ne trouve pas ça dans les romans, c'est dans la réalité. Puis il parle de C.A.P.

– Le voleur dit comment il fait pour voler. C'est étrange qu'on lise un texte comme ça en classe. On pourrait apprendre à voler... surtout quand il dit qu'il va voler la maison des morts alors que toute la famille est à l'enterrement.

– Il y a des phrases qui ressemblent à la parole de tous les jours, ex : « Ça se voit tout de suite, c'est vrai, quand tu as l'habitude » le voleur ne parle pas comme dans les livres. »

Les analyses des élèves ont été très fouillées et le piège s'est refermé sur eux. Certes ils ont su repérer les effets de réel (lieux, objets) les marques de langue orale, mais sont restés persuadés que la nouvelle ne pouvait être que la retranscription fidèle d'un discours réellement tenu.

La deuxième partie de l'exercice s'est avérée beaucoup plus complexe et plus déstabilisante.

Les élèves ont reçu deux documents.

Le premier reprenait le titre de la nouvelle, le nom de l'auteur et le titre du recueil.

Le deuxième était une photocopie d'une interview d'un acteur célèbre paru dans le Nouvel Observateur. Il était présenté intégralement, avec titre, sous-titre, présentation de l'interviewé et la signature du journaliste qui avait recueilli les propos.

Encore une fois, une seule question a été posée :

« Et si le texte de Le Clézio n'était qu'une fiction ? Qu'en pensez-vous ? »

Après un moment de stupeur bien compréhensible, les élèves ont essayé de déjouer le piège dans lequel le texte et le professeur les avaient lâchement fait tomber.

Après une comparaison minutieuse des deux interviews, certains élèves ont compris que le texte de Le Clézio n'était pas un article de journal.

« Dans le journal on connaît les noms des personnes qui parlent, pas dans Le Clézio. ». De plus la « signature » du journaliste n'est pas la même que la « signature » de l'auteur. Les élèves ont en effet repéré la différence que l'on doit faire entre « propos recueillis par... » et le seul nom de l'écrivain.

Hadrien a bien présenté aux autres ce problème essentiel. « Dans le journal, le journaliste ne fait que recopier sa cassette, dans la nouvelle l'auteur déclare que c'est lui qui a tout inventé. »

Mais ces remarques pertinentes n'ont pas convaincu tout le monde. Le titre du recueil est lui-même ambigu. Certes, « la Ronde » renvoie bien à l'idée de récit, mais le mot de « faits divers » renvoie lui aux difficultés du quotidien le plus trivial.

Il était donc temps de comprendre plus avant que le texte n'obéissait pas totalement aux règles de l'interview mais qu'il avait une économie particulière qui laissait entrevoir le travail caché de l'écrivain.

Déjà la structure du texte, sa cohérence et sa progression n'ont rien à voir avec une discussion à bâtons rompus de l'interview journalistique. Mais la simple comparaison du début et de la fin de la nouvelle éclaire la composition cyclique du récit.

Au début, le voleur évoque son grand-père : « C'était un pêcheur, il me racontait des histoires » cet homme symbole du bonheur perdu et d'un destin brisé reparait à la toute fin de la nouvelle.

« Quand je vivais à Ericeira, mon grand-père s'occupait bien de moi. Je me souviens d'une poésie qu'il me chantonnait souvent, et je me demande pourquoi je me suis souvenu de celle-là plutôt que d'une autre, peut-être que c'est cela la destinée... O Ladrao, ladrao... »

Le parallélisme ainsi dévoilé, a convaincu d'autres élèves. « Ça c'est volontaire. On a déjà lu des histoires qui commencent et qui finissent pareil. On voit bien que c'est fait exprès... » Et les commentaires continuent.

« Le Clézio veut nous montrer que la chanson du grand-père qu'il chantait autrefois annonçait le futur de l'enfant. Il parle même de destinée. Ce texte est un texte sur le destin auquel on ne peut pas échapper... (Sabrina 2) »

Dans le discours des élèves, il n'est plus question désormais de réalité ou de texte informatif. L'observation parfois difficile d'une écriture limite a modifié leur point de vue de lecteur. Ils ont peu à peu suivi Le Clézio dans son projet d'écrivain : ils ont perçu que cette nouvelle si vraisemblable a sans doute un enjeu presque philosophique où se joue le sens de la vie et de la destinée humaine.

Qu'en est-il, à ce moment de la séquence de leur représentation de la fiction ?

« La fiction peut se servir de la réalité.

« Pour faire plus vrai on peut mettre des mots de tous les jours comme CAP, par exemple. Mais cela ne veut pas dire que ce qui est écrit s'est passé réellement. Il faut voir si c'est un auteur qui écrit.»

Les phrases sont sans doute un peu maladroites mais les élèves commencent à cerner l'idée que la fiction désormais recouvre un champ plus vaste que l'imaginaire pur ou le merveilleux enfantin.

Quant au Titanic : « C'est pareil ! L'histoire a été vécue, mais le film invente des choses. D'ailleurs, on sait comment il a été fait pour que ce soit plus spectaculaire. J'ai vu le making of du film. » Sabrina s'est réconciliée avec son intuition. Si Le Clézio a truqué sa fiction en la faisant ressembler à la réalité, le cinéaste a lui aussi truqué ses images pour que sa fiction soit plus belle. « N'empêche, a repris Stéphanie, le bateau a réellement coulé... »

Le débat a failli recommencer.

Mais cette apparente prise de conscience ne peut suffire. Certes des représentations ont changé, mais la littérature est pleine de ces pièges qui font qu'un texte ne suffit pas à construire une idée même simpliste sur les rapports étranges entre fiction et réalité.

Il fallait un autre texte pour continuer la réflexion. Zola paraissait idéal.

Ses carnets portent le témoignage de son souci du détail, de ce faire vrai qui le caractérise. Une nouvelle a donc été encore choisie. Il s'agit de *Le chômage* dans *Nouveaux contes à Ninon*.

Cette fois, seul le titre est donné aux élèves. Réaction immédiate :

« – Ça va être la même chose qu'avec le voleur...

– C'est-à-dire ?

– Et bien, alors qu'on croira que c'est de la réalité ce sera de la fiction... Pas vrai ? »

Or voilà que Zola propose de curieux renversements.

La nouvelle malgré son titre ne cherche pas à montrer la réalité dans toute sa crudité. Ici, Zola raconte une fable, une sorte de conte symbolique, presque caricaturalement didactique.

Le texte est proposé aux élèves sous forme de dévoilement progressif.

Première partie : l'annonce du chômage.

Les élèves, immédiatement reconnaissent quelques traits de réalisme qu'ils avaient pu voir chez Le Clézio. Zola parle des « échéances du 15, d'huissiers, de cinquante mille francs » mais les élèves sont plus sceptiques quant à la vraisemblance de la situation décrite.

« – Le patron a l'air gentil. On ne dirait pas un patron. Il dit qu'il a lutté avec eux. C'est pas normal.

– Tu sais Zola a pu décrire un patron humain, il en existait... »

Mais à l'inverse de Le Clézio qui cherchait à écrire au plus près de la parole rapportée, Zola multiplie les effets de style, les métaphores et les comparaisons, chose qui surprend les élèves. L'usine est un « géant », les machines ont des « bras maigres, un battement de coeur, les limes chantaient et les marteaux marquaient le rythme ».

Mathieu qui avait adoré Le Clézio est déçu : « Ce n'est plus du tout le même style, ici on parle d'une usine avec des mots de conte... »

La « réalité » s'affiche comme une fiction, « On ne sait plus où on en est. »

Il est vrai que Zola exagère les traits. Les personnages sont à peine ébauchés et les figures de style redondantes enflent le récit.

Et tout au long du texte, les élèves vont découvrir qu'à force de vouloir dire le malheur du monde, Zola perd de vue la réalité qu'il veut peindre.

D'abord, la nouvelle est divisée en chapitres à la progression implacable. Le premier parle de l'usine, le deuxième du « pauvre ouvrier », le troisième « de la malheureuse femme de l'ouvrier ». La construction volontairement didactique ne rend plus compte, à l'inverse de Le Clézio, de la complexité du réel. « C'est trop ! on y croit moins »

La femme de l'ouvrier est héroïque :

« La veille elle a vendu chez un fripier la dernière poignée de laine de son matelas. Le matelas s'en est allé ainsi, maintenant il ne reste plus que la toile. Elle l'a accrochée devant la fenêtre pour empêcher l'air d'entrer. »

Mickaël, dans un éclat de rire s'exclame :

« Bon, il exagère... On dirait que le chômage a fait exploser les carreaux des fenêtres. Avant le chômage ils avaient de la laine et des vitres, maintenant rien... nul ! »

A trop vouloir montrer la vie on en vient à sa disparition.

Mais le summum est atteint dans le dernier chapitre, celui de la petite fille de l'ouvrier. Elle est couchée, malade, elle a faim, elle va bientôt mourir. Elle se met à rêver « de chambres tièdes et à travers ses paupières amincies, la lueur de la chandelle devient un grand resplendissement d'or dans lequel elle voudrait entrer. »

Et une élève de s'exclamer « Il ne manque plus que la grand-mère et c'est la petite fille aux allumettes ! »

Cette remarque a fait basculer toute la classe. Eux qui croyaient que la fiction ne parlait pas de la réalité voilà que Zola leur raconte une histoire fantastique avec un monstre qui s'appelle « Chômage », un gentil qui s'appelle « usine ». Les pistes sont étrangement brouillées et le débat final est terrible.

« – On s'attendait à ce que ce soit au moins un peu vrai, mais c'est beaucoup trop. On n'y croit pas. Peut-être à l'époque mais même... »

– Là, Zola, il veut parler de la réalité et il fait une fiction un peu nulle... »

Voilà donc que des élèves ont rencontré deux visions d'une littérature aux prises avec la réalité.

Eux qui croyaient que la fiction était l'antonyme absolu de la réalité, ils découvrent que cet antonyme n'est pas à chercher dans la littérature puisque chaque acte d'écriture métamorphose le réel en fiction. On pourrait peut-être trouver de l'anti-fiction dans les journaux peut être, dans la vraie vie sûrement.

Laissons à Hadrien le dernier mot :

« – C'est quand même bizarre, tout est fiction alors ? Zola il y est tombé dedans. (silence) Alors tout ce qu'on lit, on ne peut pas le croire, c'est inventé ? Et pourtant on y croit. Sauf pour Zola... Bof... Je ne serais jamais prof de français... »